donnant comment les voleurs se donnant comme des colporteurs vendant du fit et des aiguilles, s'introduirent chez lui, le témoin, qui est en veine de joviaitté, s'a-vance vers le président, gourdin en main, se es met à gesticuler tant et si bien que les huissiers, les gendarmes, bondissent vers sui pour l'arrêter dans sa démonstration par trop réaliste. r expliquer comment les voleurs se

Abel l'échappe belle

M. Nocke Léon, cultivateur à Lacouture, chez qui en juin 1905 Abel Pollet vint voler un paquet de tabac et quelques sous, s'in-digna d'une façon violente. Comme M. le Président Lefrançois le féil-

Comme M. le Président Lefrançois le feil-che de ce qu'il n'ait été que peu volé « Vous avez eu de la chance, vous l' n. — M. Nocké riposte : n' l'en al eu. soit, mais ce bandi sa a eu plus que moi ! Si jamais il avait eu le malheur de me tomber dans les mains, le l'aurais étranglé, oui, étranglé, M. le Pré-

he voit plus que deux poings énormes on ne voit puis que acux points acontres remassant sur leur assature massive, toute la lumière du prétoire, et ces deux points crispés, où les nerfs tremblent, se dirigent coudainement vers Abel Pollet dont le vengeur rêve le con mince de voyou dans le petit espace retrici à des dimensions de trou d'aiguille au milleu de ses doigts contractés et de ses pouces étrangleurs.

d'aiguille au milieu de ses aouss consusce et de ses pouces étrangleurs.

Abel baisse la tête et se cache les yeux derrière ses mains qui surement à côté des paignes » lourdes du cultivateur, no fe-sieur pas gros effet.

Il l'échappe boile, car M. Nocké retourné au bane des témoins, n'arrète pas de le fixer. Il se lève paur le mieux voir, il se rappro-the de hit. Ne va-t-il pas bondir vers le criminel et faire prompte et nette justice? Il y a des moments où les plus bonnêtes gens, au nom de l'honnêteté, ont des ins-lincis de criminels. Peut-on lui en vouloir ?

Cachettes de paysans

Une chose bien curieuse à observer au sours de ces débats, c'est le façon diverse dont les gens de la campagne cachent leur grant. Les Polist étaient là-dessus fort bien ranseignés, ils avaient toule une organisation d'indicateurs plus ou moins conscients qui leur donnaient de précieux hyaux.

La plupart des cultivaleurs cachent leurs de la conscient de la conscie

ion d'indicateurs plus ou moins conscients qui leur donnaient de précieux luyaux.

La plupart des cultivateurs cachent leurs économies dans leur lit. Cest pourquoi les Eandits ont partout éventré les paillasses et mis les lits sens dessus dessous. Chez un bonhomme c'étaient de vieux souliers qui servaient de coffre-fort, on la vu hier. Souvent sous le linge des armoires les « magots » ont été trouvés. Il y a un instant on a pu voir qu'un vieux verre recélait une centaine de francs cachés sous des chiffons, chez un paysan de Saint-Venant.

A propos d'un vol de Laventie, commis le 3 aont 1905, on a appris aujound'hui que Théophile Deroo et Abel Pollet avaient trouvé une somme de 90 francs chez un cultivateur. Le plus étrange c'est que celui-ci ignorait être propriétaire de cette somme. Sa temme avant de mourir, avait caché sous une planche du parquet cette somme en piècea d'or. Elle s'était endormie du grand sommell sans pouvoir révéler à son « homme » fexistence de sa cachette.

Les voleurs mieux avertis par une Indiratrice mystérieuse, une ancienne servanle sans doute, trouvèrent le trésor. Il en fut
toutefois un autre qu'ils ne trouvèrent pas.
Cest une somme de 1.000 francs que lé
rultivateur avous avoir cachée dans son étable 1 Out, dens ce lieu infect et fréquent
par les derniers domestiques, l'homme trouva la cachette sûre. On est étonné de l'esprit
de ces gens qui cherchent les endroits les
plus extraordinaires pour mettre leur argent
es streté.

n sureté. Hantés du même esprit, les bandits eurent magi heaucoup de cachettes. Abel Pollet dé-Hanis du même esprit, les bandans eurent sussi beaucoup de cachettes. Abel Pollet de nonca — on s'en souvient — Fendroit où it evait caché les bijour volés à Violaines. Dans une botte de fer blanc, placée sous une brique d'un mur dans une vieille masure abandonnée près de la frontière. Une monire volée à Laventie fut cachée par la mêre Deroo dans son coossin de denteilière.

Voilà une cachette bien flamand

LE CRIME DE LOCON

Dans la séance de l'après-midi nous abor-dons le crime de Locon.

M. le président Lefrançois raconte com-ment on découvrit comment ou découvrit comment et dans quelles

M. le président Letrançois raconte comment on découvrit c'crime, et dans quelles circonstances il se dépoula:

Le 16 août 1905 vers neut heures du soir, les époux Lenglemetz, cabaretiers à Locon, agés de 80 et de 79 ans, se couchèrent dans leur chambre après avoir fermé à clef la porte de leur maison donnant sur la route et au loquet seulement l'autre porte de leur logis ouvrant sur une cour intérieure. Vers 10 heures, M. Lenglemeitz qui était pris d'un accès d'asthme se leva et alla s'asseoir sur une chaise dans la cuisine contigué. Quelques instants après que sa femme demeurée dans son ilt lui eut mandé l'heure et qu'il lui eut répondu qu'il était dix heures et demie celle-ci qui s'êtr rendormie fut brusquement réveillée par un cri d'appel, immé infatement suivi de gémissements.

En même temps cette femme entendit le hruit de plusieurs voix dans la pièce voisine. It vant qu'elle ait eu le temps de se porter au coours de son mari t au moment où dans l'espoir de mettre en fuite les agresseurs, elle appelait à con aide son fils Jules comme s'il se lut trouvé dans la maison, un indivitu monta l'escalier en lui criant : « Tu vas en avoir des Jules l'u plus comme de crier.

Pendant ce temps un autre individu avait.

de crier.

Pendant ce temps un autre individu avait is son tour penétré cans la chambre, fouiliait le garde robe et fracturait le troir du bas de ce meuble, ou i s'emparait aux dires de la víctime d'une somme de 1000 francs en touis d'or et de divers bijoux.

Les malfaiteurs prisent la fuite. On ne retrouva comme indices que de nombreuses traces de bougie, quelques fragments d'altementes d'origine belge et une « chique de tabac. ».

Comment les bandits

firent le « coup »

Comment apprison que c'étaient les Pollet qui avaient commis c' meurtre horrible!
Le 11 mai 1906 quelques jours après l'arrestation d'Abel Pollet un sieur Locten vint révéler à M. Coapilland, juge d'instruction à flazebrouch que l'un des auteurs du crime de Locon devait être Abel qui à une époque ponominaite avec celle du meurire était vesur lei offrir de l'accompagner dans le Passie-Caleis pour tuet ru vieillard et une vieiltemme dans un cabarsà.

commede une vieille assiette de l'An II.

"Tiens, ca vaut la peine d'être emporté i »

Et il die avec l'assiette.

Le cultivaleur est entendu. Il ne s'apitole
roubre sur le voi de son assiette. Il y attache moins d'importance que Pollet. Comme
che moins d'importance que Pollet. Comme
con liti a voié peu d'argent, sa mine est goleil tient à apprendre au bandit que son bel
argent était là tout près de ciendroit ot et
voie curs cherchièrent.

Son poing s'ebat sur la table, violemment,
et tout en étant secoué d'un gros rire béat,
le cultivaleur annonce : « Ah I Ah I figurezvous que tout près de l'assiette il y avsit
dans un grand « caron-» (un verre) une centeine de francs. Et ils n'out rien trouvé. Al

Ah I »

Four expliciter comment les voleurs

ne. Asin de s'assurer un complice il avait proposé de l'accompagner dans cette expédific au sieur Looten contrebandier à Merris. C lui-ci accepta mais or a pu voir qu'il renoi ça à ce honteux projet et qu'au contraire en dénonga l'auteur à la justice.

L'étude du forfait

L'étude du forfait

Dans le courant du mois de juillet 1905
Abel s'en vint à Béthune pour « étudier » un
vol qu'il se proposait d'accomplir chez un
minotier de cette ville.

Tout en se promenant, pour préparer,
avec edresse et réflexion, son vol il vint à
passer à Locon, villaga voisin de Béthune.

Il y fit la rencontre d'une jeune homme
avec lequel il lia conversation et qu'il invita
à rentrer avec lui au cabaret des époux Langlemetz. Son compagnon lui raconta que ces
cabaretiers étaient riches.

Pollet pour « sonder le terrain » comme il
dit, donna en paiement une pièce d'or. Il remarqua que pour lui rendre la monnaie la
cabaretière puisait dans une bourse remplie
d'argent. Il conclut aussitôt le dessein de
commettre plus tard un vol chez ces vieillards qui paraissaient posséder des économies,
il proposa quelques jours après le vol à

mies.
Il proposa quelques jours après le vol à Guyard qui accepta et décida qu'il amènerait avec lui deux camarades belges que Pollet connaissait déjèr pour avoir commis deux vols l'un en Belgique, l'autre à Laven-

La pauvre vieille

On passe à l'interrogatoire des témoins et

On passe à l'interrogatoire des témoins et accusé.
Voici la victime, Mme Langlemetz, une bonne petite vieille âgée de 81 ans, à la voix fine, flatte, qui vient s'asseoir à la barre des témoins. Ah! la pauvre petite voix pleureuse, qui raconte la misérable histoire du drame avec des hoquets de douleur.

« Je n'ai jamais vu pareille méchanceté, allez, Monsieur! Oui, j'ai eu beau demander pardon, me jeter à genoux et crier « pardon l'a Mais ces gueux-là y ont dit : "Jamais! Joenes-nous ton argent! Et on avait mille franca, tout ce qu'on avait monsieur. Ils ont tout pris! Je me cuis traînée après eux. Puis ils m'ont frappée jusqu'au moment où j'ai perdu connaissance.
Ouand ie suis revenue à moi, une demi-

Quand je suis revenue à moi, une demineure après... j'ai trouvé mon pauvre vieux her homme dans le coin. Ah l je n'en n'ai lu, allez !

ther homme dans se com. Aut is near na vu, allez!

Mon pauvre homme ! "
Elle sangiote et se voix flutée monto comme un bruit de source aigrelet dans le grand silence qui s'est fait.

C'est fin, c'est pointu, cela vrille les cœurs, cette lamentation de la malheureuse veuve qui se cramponne à la droite de son fauteuil — à l'autre côté de l'endroit où sont les bendits, — que c'est triste, que c'est navvrant! C'est d'une expression de cruelle douleur humaine qui est impossible à dire...

Comment j'ai tué

Que fait Abel ? Il cache sa tête dans ses

ce de lui. Mais M. le président Letrançois l'interro-e. Il répond maintenant avec sa voix pâte-ne et gentillette. Il explique, ayant un sang-oid extraordinaire, les premiers détails du

ime et gennteue. It expique, ayant un sangfroid extraordinaire, les premiers détails du
crime.

« Le 16 août 1905, j'ai attendu comme c'était convenu. Guyard, Verbeke et Dekimpe
qui arrivèrent vers cinq heures du soir à la
gere d'Hazebrouck du train de Poperinghe.

Je les ai conduits dans divers cabarets.

Nous arrivàmes à Locon entre huit heures
et demie et neul heures. Vers onze heures,
nous nous sommes approchés de la maison
des époux Langlemetz en passant per le cuide-sac sur lequel ouvre la porte-cochère. Mes
trois compagnons poussèrent l'un des battants de la porte et reussirent ainsi à l'eutrouvrir. Par l'entrebaillement, je me glissai ainsi dans la cour, déplaçai une brouette
qui se trouvait derrière la porte, enlevai un
che en bois maintenant le loquet fermé.

J'ai ouvert les battants et fait pénêtrer
mes camarades. Dans la cour, Verbèke s'est
emparé d'un sac et d'une bêche qui s'y trouvaient déposés.

Entrés dans la cuisine par la porte non
fermée, nous avons vu dans la cuisine le
vieux Langlemetz. Il toussait.

Tost d'abord on a cru me c'était un chien

entres dans la cuisine par la cuisine le ermée, nous avons vu dans la cuisine le vieux Langlemetz. Il toussait. Tout d'abord on a cru que c'était un chlen jui grognait en révant. Out, c'est comme ça. Verbèke me dit même: « Fais attention, il y a un chlen qui

Out, cest comme ca. verbere me univa hurier i »
Quand on a vu que c'était l'homme Langlemetz nous sommes rentrés. Verbèke se jeta sur le vieux.

Ah i il ne s'est pas défendu, Il a seulement roir è : Heu I heu I puis il est tombé par terre et comme il pouvait crier je lui ai mis un sac sur la bouche. Mais je n'ai pas frappé le vieux l... »

M. LE PRESIDENT. — Vous variez dans vos déclarations I Vous savez la valeur de vos mots et de vos aveux, mais faites attention, ce n'est pas en voire faveur, ces changements que vous apportez dans vos dires...

On passe, pour y revenir tout à l'heure, sur l'agression dont la vieille dame Langlemetz fut victime. Abel continue ses explications :

« Quand on a eu empêché les gens de

tions; « Quand on a eu empêché les gens de crier, Verbèke et Guyard éclairés par moi qui tenait une bougie allumée fracturbernit et fouillèrent le buillet de la cuisine. Ils n'y trouvèrent qu'une paire de chaussettes que Verbèke s'approprie et un couteau avec lequet ce dernier alla tracturer le tiroir du cabaret où il s'y avait rien à prendre.

A ce moment je suis sorti un instant dans, la cue voir s'il ne se passait rien d'anormal.

la cue voir s'il ne se passait rien d'anormal. En rentrennt dans la maison jui vu Guyard qui fracturait avec la béche la garde-robe placés dans la chambre de la femme Len-glemetz, que Dekimpe tensit toujoure à la

gorge. Aidé de Guyard et de Verbèké, j'ai fouillé ce meuble et j'y ai trouvé une assez forte somme en or ».

La conscience d'un lache

sur la table. Mais Abel Limite et come son banc. ABEL. — Si j'avais étranglé la vieille, je le dirais, voltà I Si vous croyez que devant nous quatre elle aurait fait long feu I Elle ne serait pas ici, allez, si on avait voulu I M. LE PRESIDENT. — Qui a étranglé M.

serait pas ici, allez, si on avait voulu i
M. LE PRESIDENT. — Qui a êtranglê M.
Langlemetz ?
ABEL. — Je ne sais vraiment pas comment il a été étranglê ! Pour Violaines, je
ne parlerai pas comme je le fais ici. Vous
verrez bien autre chose ! La j'ai frappé !
Oui ! Vous verrez ! Je suis un lâche, c'est
str, mais je dis la vérité. Ici 'ai pas frappé.
M. LE PRESIDENT. — Vous vous délandez comme vous voulez ! Seulement vos juges apprécieront.
Il interroge Mme Langlemetz :
— Vous dormiez, Madame. Votre mari
vous a demandé l'heure ?
— Oui, il était dix heures et demie...
— Qui vous a éveille ?
— Ce sont « eux ». J'ai demandé « Pardon » à ces criminels. Et ils m'ont donné de soups ici et là, et encore là, et j'ai demande
plus que « pardon », oul... Ah ! mais...
C'est encore une scene affreusement terrible . La malheureuse vieille a une crise de
larmes et ses pauvres yeux aux paupières
rouges, sanglantes, sont pleins de bulles
claires, sans cesse jaillissantes.
Est-il au monde plus grande tristesse et
plus grand effroi ?
Voici le docteur Hanserval qui vient déposer qu'il releva des traces de violences exposer qu'il releva des traces de violences ex-

plus grand effroi?

Voici le docteur Hanserval qui vient déposer qu'il releva des traces de violences extremes sur le cadavre de M. Langlemetz. Une main posée brutalement sur la bouche du vieillard, fit que celui-ci avec ses dents tremblantes, se dévora les lèvres ! Il affirme encore que la temme Langlemetz a été saisie à la gorge, que des traces et ecchymoses en sont réstéea.

ABEL.— « Oh t les médecins en voient foujours plus qu'il n'y en a !

L'assassinat?

Affaire de hasard

On entend le témoin Looten. C'est le con-On entend le témoin Looten. C'est le con-trebundier de Merris à qui Abel avait pro-posé de faire un coup dans le Pas-de-Caivs, chez une femme seule, possédant 20.000 fr. Il raconte que Abei lui a dit que pour ce coup il n'avait qu'à prendre un revolver pour le cas où ils scraient surpris. C'était une in-vitation indirecte au meurtre. ABEL s'en défend et se dresse vigoureu-sement:

ABEL s'en defend et se dresse vigoureu-sement:

« Mais cet hemme-la n'est qu'un voleur comme moi! Comment pouvez-vous le croi-re! Est-ce qu'on va dire à un homme qu'on connaît à peine qu'on va aller commettre un assassinat! S'il n'est pas devanu assas-sin, c'est une «alfaire de hasard»!

Cette définition de l'assassinat est tout à fait precieuse dans la bouche d'un meurtrier plus qu'expert en la matière. Le jeu du re-volver et du hasard, c'est presque un sport, un divertissement. Abel est d'une terrible et joyeuse inconscience.
Les charges sont accablantes pour lui dans

yeuse inconscience. Les charges sont accablantes pour lui dans

Un bandit de plus

On reprend des nombreuses affaires de vol font nous ne suivrons pas la discussion fas-dideuse. C'est un long défilé de gendamnes, français et beiges, de gardes, de commis-

adieuse. C'est un long défilé de genaamnes, français et belges, de gardes, de commissaires,
Ce sont des expéditions dans lesquelles Pollet chercha de quoi subvenir aux besoins de sa famille. Souvent il empoche le plus de sa famille. Souvent il empoche le plus clair de la prise. Les menus objets sont remis aux compices. On voit combien ils obètissaient aveuglement au chef rusé et cruel qu'ils s'étaient donné. A la bande des comparses, s'ajoute, après le crime de Locon. de facon permanente, Théophile Deroc.
Ce contrebandier était un des camarades d'enfance d'Abel, au temps où il habitait è villages de Pradelleis. Vers le mois d'août, Théophile Deroc, qui avait purgé une condamnation pour fraude, revint à Hazebrouck où il se lia à nouveau avec Abel.
Il entra d'autant mieux dans la bande qu'il nous une intrigue de cœur. Cétinie Pollet, femme Lecleire, de Strazeele, sœur d'Abel et d'Auguste Pollet, s'était éprise de lui et délaissa son ménage pour suivre le nonveau bandit, que cette Carmen de bas étage fit enrôler parmi les siens.
Depuis que l'instruction du procès est commencée. Théophile Deroc, qui eut toujours quelque jalousie de la suprématie d'Abel, a manifesté presque de la haine pour le chef.
A la prison de Béthune, il eut avec Abel Pollet de terribles disputes, parce que, disait-il, le juge d'instruction avait des faveurs pour lui.

Le sang ne les effraie plus

Le sang ne les effraie plus

En attendant, je m'en vais vous effrayer
avec la liste des villages aux noms peu commodes à prononcer ou les bandits exercèrent
leurs talents du 25 août 1906 au 1er janvier
1906:
Westoutre, Watou, Houtkerque, Proven,
Ewardingue, Vormezeele, Neuve-Eglise,
Winnezeele, Terdeghem, Poperinghe, Messines, Dyckebusch, Crombecke, Bailleui,
Steenvorde, Morbecque, Hazebrouck, NeuiBerquin, Steenbecque, Dadezeele, Pollinchove, Langemarck, Ypres.
C'est un amoncellement de villages français et belges, situés en plein cœur de la
belle Flandre, puissante et cossue Les bandits mirent au pillage des fermes, des biooques, mais, chose significative, lis ne s'attaquèrent en genéral qu'aux demeures des
pauvres gens, sans servieurs, babliant au
bout des hameaux. La lâcheté les a toujours
avméché d'assaillir te maisone pults riches

nais plus dangereuses. Si jadis, toutefois, les bandits tuyaient au

Si jadis, toutefois, les bendits tuyeient sur moindre bruit, maintenant ils sont plus résolus et n'hésitent pas à faire face au vieux ou à la vieille s'il a le malheur de se réveiller durant l'exploit des voleurs.

A Estatres, les bandits avaient résolu de pénétrer chez la veuve Gokelaere, cultivatirée. Ils rentrèrent dans la chambre à coucher de la veuve qui se réveille en sursant et allait se mettre à crier quand Abel la sodit violemment au bras et fui dit :

«Si tu ne te tals pas, on va le faire tou affaire l'»

La malheureuse se tut, tremblante de

La conscience d'un lache

M. le Président Lefrançois reprend la question des violences dont Mme Leaglemetz a
été victime.

— a Est-ce vous Abel qui avez frappé sur

Mme Lenglemetz.

ABEL — Il n'y a personne qui a frappé
sur elle. Elle a été seulement bousquiée et
a sest blessée en tombant sur le lit ».

M. LE PRESIDENT. — Vous ne dites pas
la vérité ».

ABEL — Voyons, M. le Président, est-ce
que je ne vous la dirais pas el cétait vrai ?

Pour tous les crimes que f'al commis, f'al eu
la « conscience » da dire ce que j'avais éait.

Ils ne s'en allèrent qu'après s'être repus, en rescenciant leurs manaces de mort.
A Octvieteren, en Beigique, cher M. Baelde, les bandits se livrèrent encore à des viciences. Cala montre qu'ils prensient plus de hardiesse, plus de cruelle indifférence après le premier apprentissage du crime de Locon pour en arriver aux boucherles de Crombeta, de Violaines et de Bailleul.

LE BELGE

Sensationnelles révélations

Aufourd'hui sont arrivés deux magistrats Autourd'hui sont arrivés deux magistrats belges, le substitut du procureur général de Gand et un conseiller à la Cour de Gand. Ils sont venus pour assister aux débats des aflaires belges, puis des grands crimes, pour tacher d'apprendre d'Abel Pollet quel était le belge mystérieux qui l'accompagna dans certaines graves affaires.

Dans les vois qu'il commit avant le crime de Locon, dès le voi de numéraire à la mairie de Vieux-Berquin, la nuit du 15 au 16 mai 1905, Abel Pollet fut accompagne presque toujours par un Belge qu'il ne connaît pas, a-bil déclaré encore hier.

Il le connaît si bien pourtant que le 17 mai 1905 il était encore avec lui chez Mme Vanhove, ménagère à Eecke, le 27 mai chez Mme Flamand, ménagère à Bailleul, et encore dans bien des vols qui eurent lieu en Belgique depuis.

Pourquoi Abel n'a-t-il pas livré le nom de

Mme Flamand, ménagère à Beilleul, et encore dans bien des vols qui eurent lieu en Beigique depuis.

Pourquoi Abel n'a-t-li pas livré le nom de ce complice ? Quelle raison a-t-il, lui qui a «vendu la mèche » si complètement pour les autres, de cucher le nom du fatal comparse. Il paraitrait que ce beige mystérieux, serait un contrebandier de marque, jouissant parmi les fraudeurs belges d'une réputation analogue à celle dont Abel Jouissait à Hazebrouck parmi les siens. Dans certains crimes, il aurait compté parmi les auteurs et on attend d'Abel un mot qui confirme, un nom qui précise pour resserrer sur lui les filets de la police.

Son arrestation serait un gros événement qui ajouterait de nouveaux épisodes à l'affaire Poliet.

Les révélations qu'il pourrait faire amèneraient peutêtre la découverte de méfaits dont on n'a pas chargé jusqu'ici les bandits d'Hazebrouck. Il habiterait en village de la frazebrouck. Il habiterait en village de la froctiere belge, non loin d'Ypres et aurait fréquemment servi d'indicateur aux bandits pour tous les coups dont on s'explique áinsi la réussite en Belgique, en terre inconnue pour eux.

Ces renseignements qui mont été dopnés

Ces renseignements qui m'ont été donnés

Est-ce un crime ou un suicide?

LA MORTE DE CLICHY. - LES DEUX HYPOTHESES, - UN ANGOIS-SANT MYSTERE.

Paris, to juin. — Un drame sur lequel plane quelque mysère s'est déroulé hiet, dans la maison du numéro 18 de la rue de l'Union, à Clichy, Lå, au cinquième étage, dars, un modeste logement de trois cent cinquante francs, habitent M. Darridoureq, employé à compagnie des chemios de fer économiques, sa fille, employée dans ics bureaux de la même compagnie et sa fenime, acé Mar Arerite Tourquin, agée de quaranteriros anche père et la fille partaient chaque motin pour aller travailler et ne restraient qu'à nidipour déjeuner.

nie Tourquin, âgée de quarantetrois ans. Le père et la fille partaient chaque muin pour aller travailler et ac rentraient qu'à midi pour déjeuner.

Hier à midi, ils rentrament à l'heure habituelle. La porte de lett appartement étart fermée, ils frappèrent, personne ne répondit fuelle. La porte de lett appartement étart fermée, ils frappèrent, personne ne répondit rout d'abord, ils ne s'étoandeent pas, connaissant le caractère de Muse Darnicoureq, qui, d'une méliance extrême, n'ouvrait qu'à des amis très sûrs après avoir, au présieble, observé les visiteurs pre un rêtt judas pratiqué dans le panneau de la porte. Mais de nouveaux appels furent musi nitreurem.

Inquiet, M. Darnifourcq s'informa près d'une voisine. Mine Maix. Celle-zi n'avait pas vu sortir Mine Darnifourcq.

— Je lui ai parlé, répondit-elle. il y a à peu près une heure en lui apportant des provisions pour son déjeuner. Notre conversation n'a pas été longue, car elle m'a dit ; « J'ai dans ma chambre une personne à demi vêtue et je ne veux pas la faire attendre.

Mine Darnifourcq, ancienne couturiere, faisait, en effet, quelques travaux pour des voissines et des amies, et c'est, sans doute, une de ses clientes qui se trouvait cher elle pour un essayage.

Mine Marx entendit quelques inslanté plus tard des « Au revoir l'a s'échanger sur le pailer. Elle n'en savait pas davantagre.

M. Darrifourcq pri le parti d'envoyer chercher un serrurier. La porte ouverte, il aperqui au servaire et as femine. A côté d'elle se trouvait un fer à repasser. M. Souliard, commissaire de police de Clichy, fut aussitot mandé ; il vint, accompagné du docteur Hallé, qui constata une fracture du pariétal gauche avec plaie pénétrante.

Se trouvait-on en ptésence d'un crime ? L'appartement était dans le plus grand ordre et, dans la poche de la morte, en découvrit son portemonnaie, contenant une somme de dix francs cinquante.

Mine Darrifourcq était sujette depuis quel mune par le par le par le passer dont elle deux france le par le passer det elle euré de le fai le passer de de l

Mme Darribuucq était sujette depuis queique temps à des étourdissements. Prise de faiblesse, s'esr-elle affaissée et, dans sa chute, a-t-elle heurté le fer à repasser dont elle se servait et qui paraît avoir occasionné. Ia blessure que son cadavre porte à la tête. Quoi qu'il en soit des hypothèses, le parquet fut prévenu et M. Larcher, juge d'instruction, s'est rendu hier à Clachy, en compagnie de M. Hamard et qu docteur Socquet, pour procéder à use enquête, et le chef de la Sâreté s'est préoccupé de retrouver la visiteuse dont Mime Marx a révélé la présencider Mime Darrifouroq un pen avant sa mort. Nous avons vu ce maria M. Lamand. à qui nous arons demandé son opinion sur cette affaire. Le chef de la Sûreté n'est pas foigré de croire à une mort naturelle. Mime Darrifouroq était diepuis longtemps souffrante, affamille est des plus honorables. Tels éconmes, M. Darrifouroq et ai diepuis longtemps souffrante, commente aisance. Le père gragnait trois cents frances par mois qu'il rapportait au fois; les appointements de la jeune fille étaient de cent france. Le ménage était très unit, Le décès de Mime Darrifouroq et di très prohablement à une congestion. La date de sen ausoguie s'est pas encore fixée.

LA QUESTION MAROCAINE

DEVANT LA CHAMBRE

Les interpellations sur la politique du Gouvernement au Maroc. - Vif incident entre M. Pichon et Jaurès. Vote de l'ordre du jour de confiance.

Paris, 19 juin. — La séance est ouverte avaient amené le conflit marocain ; il re à deux heures et demie sous la présidence de M. Brisson.

Les tribunes sont combles ; beaucoup de brillantes toilettes aux premiers rangs des jourd'hui, est acculé et abandonné par des prillantes.

galeries.

Après le tirage au sort des bureaux, la Chambre aborde la discussion des interpel-Chambre aborde la discussion des interpel-lations sur le Maroc de MM. Gervais et Deschanel. Le Président apnonce qu'il en a également reçu une de Jaurès. Elle est jointe aux pré-cédentes.

M. GERVAIS

M. Gervais a la parole :

Depuis les dernières explications du gouvernement sur la question du Maroc, dit-il, de nouveaux événements ont surgl qui exigent des précisions sur notre politique dans ce nava.

gent des précisions sur notre politique dans ce pays.

Company de la la company de la company de la company de la la novembre 1904. M. Rouvier, après lui, montrait l'importance du voisinage du Maroc pour nos possessions algeriennes. A conference d'Algésiras définite de la prance vis-à-vis du Maroc, rèspect de l'indèpendance du Maroc, respect du jour la fire de l'indèpendance du Maroc, respect de l'indèpendance du Maroc, respect du jour la fire de l'indèpendance du Maroc, respect du jour la fire de l'indèpendance du Maroc, respect du jour la fire de l'indèpendance de l'indèpendance

structions ? Voilà d'abord ce que je demande au gou-

Voilà d'abord ce que je cemanae au gou-vernement. Je lui demande ensuite quelle application il entend donner à l'acte d'Algésiras en présence des nouveaux événements qui se passent au Maroc. Je lui demande encore si les opérations militaires du général d'Amade sont termi-nées. Quelle est en outre la mission donnée au général Lyautey?

M. DESCHANEL

M. DESCHANEL

M. Paul DESCHANEL a la parole:

Les événements récents ont créé, dit-il,
une situation nouvelle sur laquelle il faut
nous expiquer. Chacun de nous a le devoir
de prendre ses responsabilités.

M. Deschanel demande quel rôle doit
avoir la France entre Mouley Hafid et Abd
el Aziz. Elle ne doit pas s'immiscer dans
cette querelle de prétendants ni empêcher
les Marccains d'affirmer leurs préférences.

Le premier devoir d'un sultan au Maroc,
quel qu'il soit, est d'abord de se soumettre
aux actes signés par toutes les puissances.

que qu'u soit, est d'abord de se soumettre aux actes signés par toutes les puissances. (Très bien i sur divers hancs). M. Deschanel entre dans des détails fasti-dieux sur la campagne marocaine et sur le soulèvement des tribus contre nous. Il pré-conise un régime de coopération entre nos troupes et les Marocains pour rétablir l'or-ctre.

conise un régime de coopération entre nos troupes et les Marocains pour rétablir l'ordre. C'est ce qu'ont fait, d'aitleurs, les Portugsis, avec quelques succès ; c'est cette méthode que nous devons faire revivre.

Nous devons entref en relations commerciales avec les tribus ; nous devons aussi organiser fortement notre service de renseinements, connaître les besoins des tribus, relat d'esprit de leurs chefs. Nous devrions avoir plus d'agents comaissant la langue et les mœurs du pays.

Il nous faut accompiir la mission que nous a conficie l'Europe, mission de civilisation, de développement économique.

Il faut, conclut M. Deschanel, dont le discours a été long et ennuyeux, un Maroc calme, pour le développement et la tranquillité de l'Algérie.

JAURES demande au ministre, pour la clarté du débat, de communiquer tout de suite a la Chambre la circulaire adressée aux diverses chancelleries d'Europe. (Applaudissements sur la piquart des banes).

M. PICHON, après s'être concerté avec M. Clemenceau, monte la tribune.

Il donne lecture des instructions adressées le 19 mai aux généraux d'Amade et Lyantey.

Voici d'abord les instructions au général d'Amade

Les instructions au géneral d'Amade

« La pocification de la Cheouià paraissait ao-quise quand l'action de Moulat Haid est venue compliquer votre lache. » Nous devons reconstituer l'autorité indigêne. » Nous enterdons maintenir notre occupation strictement provisoire; els ceasera dès que la securité publique ne risquera plus d'étre coer-securité publique ne risquera plus d'étre coer-rescurité publique ne risquera plus d'étre coer-erescurité publique ne risquera plus d'étre coer-que d'étre coer-que d'étre coereres que d'étre coereres que d'étre coer-que d'étre coereres que d'étre coereres que d'etre coereres que d'etre

securies publique les respectes paus care ceur promise, and control confinne eux indigènes par des détachements régionaux. Ces postes seront la bese de vos opérations éventuelles en cas de défense, et des centres utiles d'influence admi-nistrative. » Il sera récessaire de donner à vos agents dans ces postes une autorité sur les populations indigènes. Proprenont autour d'eux des indigènes qui feront la police locale. » Il faudra développer l'aygiène et les services médiceux.

Les instructions au général Lyantey

Voici maintenant le résumé des instructions au général Lyautey;

— Des mrassions de Marcoaine sur noire frontière algérienne nous ont ameré à vous nomner haut commissaire français, nour veiller à stricte accéution des conventions de 1901 et de

stricte exécution des conventions de 1904 et de 1902.

» Vous communiqueres aves notre ministre à Tanger et vous enverrez en mênne temps vos communications et des exécution du Conseil.

» Le sécurité dans ces régions doit être assurée, non par les forces financiaire qui devre éveltendre avec vous sur louies les questions concernant notre frontière algéro-marocaine.

» Le sécurité dans ces régions doit être assurée, non par les forces françaises aguies, mais par ure polite franco-marocaine, car le Maroc doit en supporter aussi les charges.

» Votre mission ne peut qu'améliurer nos relations avec le Maroc, pulsqu'elle doit assurer l'ordre sur la frontière des deux pays.

» Vos hautes quelités de chef et d'organizateur sont de stre garents du succès de voire mission. in de so mission. * Ce sont bien les instructions communiquées aux chancelleries ? M. PICHON. — Parfaitement.

Le Citoyen JAURES

JAURES remercis le ministre de la communication qu'il vient de faire. Il se féticite que le gouvernement ait accompli ce
qui est un acte de sagesse et qu'il ait pris
ce nouvel engagement devant les puissances
que notre occupation du Marco n'était que
provisoire.

Il dit que le gouvernement a compris qu'il
avait commis deux grosses erreurs qui

genes.

Jaurès rappelle qu'il a prévenu le Gouvermement qu'il aliait plus loir que l'Acte d'Algésiras le lui permettait ; c'est alors qu'on de
amené une puissance à vous dire que vous
alliez au-dela de l'Acte d'Algésiras et que
vous seriez obligées ou de reculer ou de porter le conflit sur un autre terrain.

Jaurès rappelle que lui et M. Veillant ond
montré les réserves que faisait l'Allemagne
à notre action au Maroc ; c'est alors que
vous avez modifié votre politique.

VIOLENT INCIDENT

Vive altercation entre M. Pichon et Jaurie M. PICHON. — Je ne puis laisser dire è cette tribune que nous evons cédé à des injonctions étrangères, que nous avons réduif notre action au Maroc.

urnaux. M. PICHON. — Jamais ! A aucun mo-

journaux.

M. PICHON, — Jamais 1 'A accun moment 1

JAURES continue et cite un passage du journal Le Temps, qui relate les faits d'eprès un journal allement, qui relate les faits d'eprès un journal allement, au nom de l'Allemagne, comme vous le faites. (Bruit. Tumuite. Cris à l'extrême gauche : C'est honteux 1 Le calme est long à se rétablir.)

JAURES rappelle qu'en 1870, au Corps législatif, on tenait le même langage. (Vits appliaudissements à l'extrême gauche.)

Il continue ses critiques contre l'esuvre du gouvernement; il rappelle qu'il y a huit ans, M. Clemenceau était avec lui pour combattre les expéditions lontaines (Applaudissements à l'extrême gauche.)

L'orateur, revenant à l'organisation de le Chaoufa et des postes établis d'abord par des Français, puis ensuite par des Marcocains, dit que ces postes seront une source de conflits entre les troupes et les indigênes.

Après avoir sommairement rappelé les étapes de notre campagne au Marco; Jaurès déclare que notre situation est devenue plus difficile que jamsis.

L'orateur demande au gouvernement de se tenir dans les termes de l'Acte d'Algéeiras et de laisser les Marocains, ce pouple naissant (rires), se mouvour comme il l'entent e es era un besu role pour la France de faire voir au monde qu'elle sait respecter les actes qu'elle a., signés, (Applaudissements à gaiche.)

M. Pichon à la tribune

M. PICHON monte à la tribune. (Bruit, tu-nulle à l'extrême gauche. On crie : Des ex-uses i des excuses i Le tumulte est à sou

cuses! des excuses! Le tumulte est à son comble.)

M. BRISSON dit qu'il est regrettable que des discussions se produisent de bancs à bancs; il est certain que la parole prononcée par le ministre a dépassé sa pensée; personne ici ne parle au nom d'une autre puissance que la France. (Applaudissements.)

M. PICHON. — Vous ne m'avez pas donné le temps d'achever ma pensée. Voici ce que je vouleis dine : « Jameis autum représenant d'une puissance étrangère ne m'a tem le langage one M. Jaurès a apporté à cette tribune. « Bruit à l'extrême gauche.)

M. PICHON veut continuer son discours mais on crie : « Suspension! s suspension! s

La séance est suspendue L'a grand nombre de députés quittent le saile. La séance est suspendue à 4 h. 35.
Les couloirs présentent aussidé une vive animation. On commente l'incident qui vient de se produire et quelques députés blament la vivacité de langage du ministre des Allais.

M. Pichon continua son discours

La séance est reprise. M. Pichon a la pa-M. Paul CONSTANS. — M. le ministre ne

M. Paul CONSTANS. — M. le ministre ne s'est pas excusé l
M. BRISSON. — J'ai donné des explications pour M. le ministre. (Vives protestations à l'extrême gauche).
M. ALLARD. — Le ministr' a une langue
pour dire des injures ? (applaudissements à
l'extrême gauche); " pourrais s'excuser luimême.

pour dire des injures ? (applaudissements à l'extrème gauche); " pourrat, s'excuser luimème.

M. PICHON dit que les instructions dounées au général d'Amade, au général Lyauver et à notre représentant à Tang.r., Pensété dans notre pleine liberté et sous l'injonction d'aucune puissance étrangère.

Nous ne voulons exercer notre action qu'a vec l'assentiment de loutes les puissances signataires de l'acte d'Algésiras sans internationaliser le Maroc.

I répéte que l'occupation de la Chaouts n'est que provisoire; elle sera aussi courte que possible; nous y resterons jusqu'à es que provisoire; elle sera aussi courte que possible; nous y resterons jusqu'à es que possible; nous y resterons jusqu'à es que la police qui nous est confiée y soit organisé : afin d'éviter le retour des événements qui ont motivé notre action.

Nous n'avons jamais combattu Moulay-Halid; c'est lui qui · ous a toujours combattus; c'est lui qui · ous a toujours combattus; c'est lui qui · ous a toujours combattus on avons jamais confière sud-algérienne. Si nous avions voul combattre Moulay-Halid, nous en aurlona eu vite raison.

Il est possible que nous ayons commis quelques erreurs dans notre politique au Maroc, mais [e ne · cois pas que notre situation en soit diminuée; nous voulons fairs respecter tous les traités passés entre le Maroc et nous faire respecter.

M. JAURES. — Tout ce que nous avons reproché à votre pelitique, c'est d'agir solément.

M. PICHON. — Rien de tout cela p'est

M. JAURES. — Tout ce que nous a conreproché à votre politique, c'est d'agir isolément.

M. PICHON. — Rien de tout cele n'est
vrai. Il suit la voie que le Parlement hai si
tracée, et défend ses droits avec une pielne
conscience de ses devoirs, et loin de compromettre la paix générale à laquelle Il travaille chaque jour, il est certain que sa politique faite de conciliation de prudence et de
droiture ne peut que le fortifie.

M. DENYS COCHIN

M. Denys Cochin déclare que les paroles de M. Pichon ne le rassurent pas complètement. Il aurait voulu une action décisive. Les son-missions que nous avons demandées, nous